

Mais en attendant qu'il pût la vaincre, son devoir était d'avertir Valentin en lui racontant ce qu'il venait d'apprendre.

Il lui écrit dès le lendemain, laconiquement :

« J'ai beaucoup de choses à vous raconter. Je ne puis, à cette époque m'absenter de ma garderie. Excusez-moi de vous prier de venir à Vilvaudran. Du reste, votre présence ici est nécessaire. »

Valentin partit aussitôt cette lettre reçue.

Vilbret était bien sûr de le voir arriver. Il l'attendait.

—Que s'est-il passé ? demanda le jeune homme.

Le garde le mit au courant, ne lui cachant rien des révélations faites par le petit Cadour.

En l'écoutant, les yeux de Valentin brillaient.

C'était l'innocence de son père qui éclatait à ses yeux !

Grand, très fort, les épaules larges, ce n'était pas là le signallement du colonel, qui était très maigre, sec, d'apparence chétive, quoique très résistant et très vigoureux.

Ah ! si le pauvre homme n'était pas mort, comme il eût vite été chercher Cadour. Comme il l'eût conduit devant le vieil officier, dans sa prison ! Et il lui eût dit !

—Regarde-le... Regarde-le bien attentivement... C'est lui qu'on accuse d'avoir assassiné Lafistole... Le reconnais-tu ?

Et Jean Cadour, sans hésitation, eût dit,—il croyait l'entendre :

—Non, ce n'est pas celui-là que j'ai vu ! L'autre était plus fort.

Mais, hélas ! cette confrontation qui eût été le salut, car elle eût amené la mise en liberté de Séverac, cette confrontation n'était pas possible. Il fallait songer à autre chose.

Ce qui frappa le plus l'esprit de Valentin, dans le récit du garde, ce fut la présence de la femme faisant cortège à ce cadavre !... Quelle était donc cette femme ?

Ce n'était pas la première fois qu'il pensait qu'une femme avait été mêlée à cette tragédie. On le sait.

Il avait dit à Clotilde :

—Si elle est innocente, si elle est étrangère à ce meurtre, je l'épargnerai, je lui rendrai ses lettres.

Mais voilà que Jean Cadour lui prouvait qu'une femme était intervenue dans le meurtre.

Qui était-elle ? l'auteur des lettres sans doute ?...

Où la trouver ?

Dans son langage pittoresque, Cadour avait dit que c'était une femme de la haute !... C'était, en effet, une femme distinguée qui avait correspondu avec Lafistole !...

—Pour se trouver ainsi, la nuit, dans ces bois, réfléchissait Valentin, il faut qu'elle habite non loin d'ici... à moins qu'elle ne soit venue d'Orléans... exprès... pour être la complice d'un meurtre. Mais elle ne serait pas venue à pied... Si sa voiture l'attendait, dans quelque carrefour, on l'aurait vue, on l'aurait entendue, le cocher eût parlé... C'est donc une femme habitant une des maisons de plaisance bâties sur le Loiret, ou quelque châtelaine des environs. Une châtelaine ? Est-ce vraisemblable ? Est-ce bien là qu'il faut chercher ?... Il n'y a pas beaucoup de châteaux de ce côté d'Orléans et, à part Vilvaudran, ils sont très éloignés.

Il s'arrêta, gêné dans ses réflexions.

Chaque fois qu'il pensait à ce meurtre et que sur un indice il essayait de tirer quelques déductions, il en arrivait malgré lui à retrouver Vilvaudran dans sa pensée.

Il avait beau éloigner ce soupçon, ce n'était même pas un soupçon,—il y revenait forcément.

Certainement, s'il n'avait pas aimé Clotilde comme une mère, Bérengère comme sa future femme, si cette famille d'Hautefort lui avait été étrangère, c'est de ce côté-là qu'il eût dirigé ses recherches au hasard, parce qu'il lui semblait que c'était de ce côté-là que devait venir la vérité.

—Je voudrais voir Jean Cadour et causer avec lui, dit-il à Vilbret.

—Rien de plus facile. Je n'ai qu'à le prévenir. Je lui donnerai rendez-vous. Il profitera d'une course au village pour venir à la garderie.

—Pourrai-je le voir aujourd'hui même ?

—Je l'espère. Sans perdre de temps, je vais courir à la vente. Il doit s'y trouver. Attendez-moi. Il faut une bonne demi-heure pour aller, autant pour revenir.

—Rejoignez-moi au château.

—Alors, dans une heure et demie.

—Bien !

—Si c'est possible, j'amènerai le gamin.

Au château il n'y avait toujours que Mme d'Hautefort et sa fille, mais Daniel et Jean-Joseph avaient annoncé leur arrivée très prochaine.

Maintenant, chaque fois que Clotilde revoyait Valentin, son cœur se serrait douloureusement.

Était-ce le fils aimé de sa fille qui apparaissait devant elle, toujours ignorant du crime de la mère ?

Ou bien était-ce le fils voulant venger son père, sachant enfin ce qui s'était passé, et qui venait pour l'accuser et pour la perdre ?

Voilà ce qu'elle se demandait—avec incertitude—chaque fois que Valentin s'approchait d'elle.

Et lorsqu'elle le remarquait plus triste que d'habitude, plus soucieux, c'était elle la première qui l'interrogeait.

—Pourquoi cette tristesse, mon ami ?

Il répondait, expliquait où il en était de son enquête.

Ce jour-là, quand il rencontra, à sa sortie de la galerie, Clotilde et Bérengère dans le parc, aux abords du jardin, il avait la figure si changée, les yeux si brillants, toute sa physionomie trahissait tant de fièvre, d'exaltation, de bonheur—si le mot bonheur n'est pas trop fort pour exprimer l'état de son âme—que Mme d'Hautefort ne pouvait pas en être vivement frappée.

Il aborda les deux femmes avec un sourire où il y avait un peu de la cruauté de son triomphe.

—Que se passe-t-il ? fit Clotilde... Vous avez quelque chose de nouveau à nous apprendre ?...

—Oui.

Clotilde se sentit devenir froide.

Ses mains restèrent inertes sur l'ouvrage auquel elle travaillait, près de sa fille, sous une charmille sombre et reposante, à l'abri des rayons du soleil.

Elle insista :

—Quelque chose d'heureux pour vous ?

—De très heureux... .

Ce qui arrivait d'heureux pour Valentin ne pouvait être que calamité pour elle.

Il n'attendit pas une nouvelle question. Il avait hâte de lui faire partager ses nouvelles espérances.

Il la mit au courant en quelques mots.

La voyez-vous écoutant ce redoutable récit, la malheureuse femme, vraiment digne de pitié ?

Elle apprenait qu'en cette tragique soirée, alors qu'elle suivait Jourdan, le dévoué, un enfant les avait vus, tous les deux, montant le sinistre calvaire... .

Heureusement, d'instinct,—car elle ne réfléchissait guère ce soir-là,—elle avait enveloppé sa tête d'une sorte de mantille rencontrée sous sa main lorsqu'elle était sortie du château.

Sans cette mantille, elle eût été perdue !

Mais Pierre ? Il ne s'était point caché, lui ! L'enfant avait distingué son visage... Si le petit Cadour se trouvait jamais en face de Jourdan, il reconnaîtrait du premier regard cette figure énergique, aux traits accentués... .

Que ce soit elle qu'il reconnaisse ou que ce soit Pierre Jourdan, elle est bien perdue dans les deux cas !... .

Le danger est imminent.

Il faut qu'elle sache quels sont les projets de Valentin.

—Qu'allez-vous faire ?

—Tout à l'heure, Vilbret va me dire où je pourrai rencontrer le petit Cadour. Le plus pressé pour moi est de lui faire préciser certains détails de physionomie, de vêtements. Puis j'aviserais au moyen de retrouver cet homme et cette mystérieuse femme !... .

—Cela me semble impossible.

—Qui sait ? Qui m'aurait dit, il y a huit jours que j'aurais aujourd'hui la certitude de l'innocence de mon père. J'avais cette certitude morale. Aujourd'hui j'ai presque déjà des preuves. Demain cette innocence ne fera de doute pour personne... .

—Et lorsque vous aurez reconnu cet homme ?

—Mon œuvre sera finie. J'irai trouver M. Daniel d'Hautefort. Je lui dirai ce que j'aurai fait. Lui terminera.

Elle étouffa un soupir profond et regarda Valentin avec des yeux hagards où passait comme une vague folie.

Bérengère se taisait, partageant la joie de son ami et ne pouvant se douter des angoisses de sa mère.

Tout à coup, dans le lointain de l'avenue où ils étaient, ils aperçurent deux hommes, un grand et un petit.

Ils étaient trop loin encore pour qu'on pût les distinguer.

Mais au fur et à mesure qu'ils s'avancèrent, Valentin les reconnut.

—C'est Vilbret ! dit-il avec un cri de joie... C'est Vilbret, et l'enfant ce ne peut être que Jean Cadour lui-même !... .

C'était bien eux, en effet.

Quelques minutes encore, et les voici.

Cadour s'est arrêté, sans gêne, devant les deux femmes. Il n'est pas timide. Il les regarde en face.

Et Clotilde, sous ce regard, se sent prise d'une terreur folle.

Heureusement, elle est assise. Autrement elle fût tombée.

Elle n'ose lever les yeux, qu'elle tient obstinément fixés sur son ouvrage.

Elle sent que Jean Cadour l'examine et qu'un doute, peut-être, traverse son esprit.